



Égypte/Monde arabe

2 | 1990

Médiateur et métaphores 1

À quoi rêvent les foules

Tewfik Aclimandos

Traducteur : Alexandre Aclimandos et François Burgat



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/1684>

DOI : 10.4000/ema.1684

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1990

Pagination : 143-163

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Tewfik Aclimandos, « À quoi rêvent les foules », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 2 | 1990, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1684> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.1684>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

À quoi rêvent les foules

Tewfik Aclimandos

Traduction : Alexandre Aclimandos et François Burgat

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce dossier a été élaboré par Tawfiq Aclimandos : une sélection d'articles traduits de l'arabe par Alexandre Aclimandos et François Burgat. Les titres sont de la rédaction.

- 1 Saddam Hussein à la rescousse de Mahmud al-Guhari... L'invasion du Koweït par l'Irak a en effet sauvé – temporairement ? – le sélectionneur national égyptien en détournant de lui l'attention de l'opinion publique égyptienne, dont il était le point de mire. C'est un fait, non une boutade. On ne pouvait imaginer de meilleur hommage au football ni de plus frappante illustration de l'impact de l'aventure du Mondial en Égypte.
- 2 L'expression « opinion publique » a été tellement employée qu'elle est galvaudée. Elle a notamment servi à désigner les états d'âme de quelques intellectuels à la recherche d'une identité et d'un statut. Mais dans le cas qui nous occupe, son emploi est justifié : qu'on se souvienne de la nuit extraordinaire qui a suivi, en Égypte, le match nul contre la Hollande. D'Alexandrie à Assouan, des femmes en jeans aux islamistes barbus, des pépés aux bébés, qui n'a pas été de la fête ? Avait-on vu pareille liesse depuis la nationalisation du Canal en 1956 ?
- 3 « Opinion Publique »... Il importe de noter que ces dernières années en Égypte, rares ont été les occasions où l'on pouvait employer l'expression dans son acception précise. Sous la présidence de Hosni Moubarak, les cas de mobilisation de l'opinion se comptent sur les doigts d'une main : émeutes policières de 1986, Coupe d'Afrique des Champions (déjà) également en 1986, problèmes des travailleurs égyptiens en Irak en 1989... il faudrait peut-être ajouter, en exagérant un peu, la controverse sur Taba... mais certainement pas l'entrée de l'armée israélienne à Beyrouth. En revanche, la « mondialomania » et Saddam version 90 sont d'une autre envergure.
- 4 Les intellectuels, en prenant la précaution d'affirmer – comme pour souligner leur marginalité – qu'ils ne s'intéressaient pas au football, ont proposé diverses

interprétations à l'énorme emprise affective de l'événement sur toutes les couches de la population. Galal Amin les résume dans son article (voir ci-après) :

- 5 – Première interprétation : l'explosion de liesse traduirait un nationalisme qui n'a plus que rarement l'occasion de s'exprimer. Galal Amin écarte cette hypothèse, trop rapide à son gré, et attribue le phénomène au défaitisme ambiant, conséquence des échecs incarnés par la normalisation des relations avec Israël et la faillite du développement.
- 6 L'hypothèse du nationalisme frustré est crédible, la référence au défaitisme ambiant l'est moins. Il importe, pour expliciter notre propos, de démontrer les mécanismes qui permettent à un nationalisme exacerbé de coexister avec un manque total de civisme, qui prend souvent les formes d'une haine de l'espace public systématiquement mutilé. À l'origine de cette dualité, un problème infrastructurel : l'éclatement social de l'Égypte en une infinité de fragments n'ayant rien en commun (la structure des prix, les systèmes de production, les modes vestimentaires, etc.), même si beaucoup d'Égyptiens font partie de plusieurs fragments en même temps. Dans un tel contexte, le nationalisme réel des Égyptiens est trop souvent l'instrument privilégié d'un État répressif soucieux de fins intégratives et de surplus. Par ailleurs, l'espace national est un environnement hostile, puisque structuré par l'État.
- 7 Si le nationalisme n'a que de rares occasions de s'exprimer, c'est dans son assimilation à l'État – lequel, dans d'autres pays, en est le médium – qu'il faut en chercher la cause. Assimilation à laquelle échappe le football. Tout se passe comme si les peuples, comme si les équipes de football, se substituaient – l'espace d'un match, d'une nuit – au leader charismatique pour recréer le rassemblement d'une nation (ou d'un super-clan dans le cas des clubs) d'une manière qui transcende les fragments. L'image du Père, diront les psychanalystes, est absente et rend la comparaison délicate. Mais Nasser, à 40 ans, ne cadrerait pas très bien avec ce rôle, ce qui ne l'a pas empêché de devenir l'idole de la région.
- 8 Cette nation et ce super clan sont conçus sur le modèle de la famille, d'autant plus modèle et idéal qu'elle n'en est pas vraiment une. Je ne peux m'empêcher, dans ce contexte, de mentionner l'exemple d'un journaliste disant à sa mère, qui voulait l'empêcher d'assister à un match : « Tu mourras, et seul le [club de] Zamalek me restera...
- 9 – Autre interprétation admise en partie par Galal Amin : le peu de « joies » de l'Égyptien moyen confronté à des conditions de vie de plus en plus difficiles. L'explosion qui a suivi la conclusion du match avec la Hollande traduirait ce besoin désespéré d'être un jour, une fois, du côté des gagnants.
- 10 – Plus intéressante est l'hypothèse d'Amin lui-même, qu'une lecture attentive de la presse confirme. Cette explosion de joie traduit une délivrance : on se libère de la peur de ne pas soutenir la comparaison avec les pays civilisés, peur qui n'est pas propre au domaine du football, on se libère de ses complexes vis-à-vis de l'Étranger (i.e. de l'Européen). J'hésiterai toutefois à accorder à cette hypothèse le statut de cause principale, mais seul un sondage pourrait trancher cette question... L'importance de la revue de la presse étrangère évoquant le Onze des Pharaons, couvrant au moins la moitié des quatre pages de la rubrique sportive, peut en être une première illustration. Seconde illustration – et la plus curieuse : le choix du nom du Onze national : Les Pharaons. Toute personne au fait de la culture de l'Égyptien moyen sait que, du fait du Coran, de l'Ancien Testament et du rapport à l'État, le mot « pharaon » a la connotation péjorative de tyran et de païen... « J'ai tué Pharaon », s'exclama l'assassin de Sadate. Or

tous les Égyptiens optent pour le nom retenu. Les médias n'emploient que ce terme, jadis maudit, pour désigner les poulains d'Al-Guhari. Ce choix ne peut être compris qu'en gardant à l'esprit le rapport de l'Égyptien à l'Europe : il s'agit de faire oublier la situation présente, perçue avec acuité comme celle d'un retard (traduction littérale de *takhalluf*, terme qui désigne le sous-développement), en rappelant – avec une fierté non exempte d'agressivité défensive et de chauvinisme insupportable – un prestigieux passé soudain assumé.

- 11 Ce type de souci – être « civilisé » – explique quelques attitudes surprenantes : une grande majorité de la population cairote était très fière de la reconstruction de l'Opéra du Caire alors que plusieurs organes de presse s'interrogeaient sur l'opportunité d'un tel projet, représentatif d'une « culture accessible aux seuls bourgeois occidentalisés ».
- 12 Je voudrais maintenant évoquer Mahmud al-Guhari, qui a incarné, lors de ses triomphes contre l'Algérie et la Hollande, le leader charismatique. Son discours symbolise jusqu'à la caricature le rapport des militaires modernisateurs (il est lui-même colonel) à leurs sociétés, et son rapport aux foules explique une partie des attentes qu'est supposé satisfaire un *leader*. Par contraste, son comportement lors de l'affaire Tahir Abu Zayd illustre les aspects décriés dans l'imagerie égyptienne des tyrans. Mahmud al-Guhari, expliquant les succès qui lui valurent, deux nuits durant, les acclamations unanimes d'un pays en délire, affirmait : « L'équipe subit un système d'entraînement et un régime nutritif très durs, reposant sur des fondements scientifiques. La foi et la volonté ne nous manquent pas et l'esprit de famille est roi ». (Ce qui, pour le dernier point, n'était pas vrai. Ce n'était d'ailleurs pas un secret, mais personne n'en a tenu rigueur à Al-Guhari tant qu'il gagnait).
- 13 Notons d'abord l'usage du qualificatif « dur », fort bien choisi. Il résume l'attitude des « administrateurs » égyptiens (pas seulement les militaires) face à leurs administrés inférieurs en grade, soit un mélange de méfiance et de brutalité : les recettes saines doivent leur être administrées malgré eux, ils tiennent à leurs mauvaises habitudes (d'ignorants, mais cette dimension n'existe pas chez notre homme). Ensuite, ne sourions pas des « fondements scientifiques », qui sont bien sûr à la base de l'action de tout *leader* égyptien et qui permettent tant d'avoir accès à son essence supérieure que de l'expliquer, de la légitimer, de la justifier, non seulement par rapport aux administrés mais aussi par rapport à ses prédécesseurs. Ne nous attardons pas sur les conséquences d'une telle conception positiviste, qui annihile totalement l'espace de la pratique (au sens grec de *praxis*) et du dialogue (ce qui est peut-être une tendance normale dans une société ou un groupe hiérarchisés). Bien sûr, les valeurs traditionnelles sont au rendez-vous : Foi, Volontarisme – dimension souvent occultée par les chercheurs étudiant les sociétés traditionnelles – et Esprit de famille (chanté par le chef de celle-ci, et vive la hiérarchie).
- 14 Le rapport charismatique qui s'instaure entre Mahmud al-Guhari et les foules égyptiennes n'est pas au départ un rapport paternaliste père-foule ; il le devient à la suite du « coup de foudre » provoqué par un acte fondateur double : le meurtre du Père et le triomphe sur l'environnement hostile. Je ne peux, en toute honnêteté, décrire l'articulation de ces deux hauts faits entre eux : le second sert-il de prémisse au premier, qui serait le seul qui compte ? Ou au contraire le premier n'est-il qu'une confirmation du mérite de l'homme qui a essentiellement accompli le second et qui peut prétendre à la « virilité » étant sorti de l'enfance ?

- 15 Quoi qu'il en soit, dans le cas qui nous intéresse, le « coup médiatique » d'Al-Guhari, rendu possible par ses victoires, est d'avoir refusé de sacrifier au rituel sacralisé par les « valets du pouvoir », lesquels « dédient » toute victoire sportive (en général au terme de campagnes africaines, ce qui les dévalue} au président Hosni Moubarak. Or, quand le commentateur de la télévision, après le match nul contre la Hollande, demande rituellement à Al-Guhari à qui il offre ce prodigieux résultat, il ne s'attend pas à la réponse de ce dernier, réponse probablement préparée à l'avance : « À l'Égypte. – Pardon ? – À l'Égypte... À tous les Égyptiens amoureux du football !... » Puis il se met à expliquer le succès par des considérations assaisonnant les valeurs traditionnelles d'une sauce positiviste et pseudo-scientifique, mais il ne mentionne aucune autorité parmi les facteurs de succès (du moins, pas les soirs des victoires). Al-Guhari accède donc au statut d'adulte en accomplissant, à la suite d'un exploit inégalé dans un environnement hostile, le geste d'Œdipe. Première condition remplie ! (Notons qu'il est possible de voir dans la nationalisation du canal de Suez par Nasser, en 1956, une variante du meurtre du Père « européen », doublé d'un exploit qui, dans l'imaginaire égyptien, est digne des travaux d'Hercule.)
- 16 La seconde condition est plus subtile : comment faire participer les gens au rituel victorieux tout en les empêchant d'accéder eux aussi au stade adulte ? Plus exactement, comment les faire participer tout en s'assurant le monopole de l'image du Père et en instaurant une relation Père-Fils entre soi et les autres ? Une recette pour cela : le don. Celui-ci peut revêtir plusieurs formes : en général, le don de soi est insuffisant (l'image de Nasser mort en tentant de rétablir l'unité des rangs arabes et d'arrêter l'effusion de sang palestinien a une puissance cognitive faible), il faut offrir à la foule soit le meurtre, symbolique ou non, d'un Père ou d'un tyran, soit la victoire sur un tabou démodé mais opprimant (Sadate à Jérusalem ?), soit le triomphe face à un environnement hostile et jusque-là invaincu.
- 17 Le don permet une communication du sentiment et des fruits de la victoire à l'ensemble de la communauté : une victoire qui suscite des espoirs. Par le don, le leader instaure la relation voulue, perverse à souhait : les enfants triomphent, et leur espoir même de passer au stade adulte grâce au Père et face à l'environnement hostile contribue à perpétuer leur condition infantile. Ils ont besoin du *leader* et, dans leur conception de ce rapport, le *leader* n'a pas besoin d'eux. Je ne peux m'empêcher d'illustrer mon propos en évoquant la perversité suprême du pseudo-compliment favori de Nasser s'adressant aux foules : « Vous êtes tous des Nasser », ou encore « Il y aura un million de Nasser pour me remplacer ».
- 18 Du fait de son rapport aux foules, le *leader* charismatique est confronté à un problème majeur : la manière dont il exerce son pouvoir. Ce problème a deux aspects : le leader ne doit pas donner l'impression d'être guidé par des *ahwa'* (caprices personnels) et l'usage des sanctions est d'un dosage délicat. C'est ce problème, plus que sa défaite face à l'Angleterre, qui a mené Al-Guhari à sa perte. Je ne veux pas dire qu'un succès contre l'Angleterre ne l'aurait pas sauvé, en tant que nouvel exploit s'inscrivant contre la nature des choses et renversant l'ordre établi. Mais le match perdu contre les Anglais a mis en relief la décision scandaleuse du sélectionneur égyptien : exclure Tahir Abu Zayd.
- 19 Rappelons les faits. Abu Zayd est de très loin le meilleur joueur égyptien : une classe à part. De surcroît, il évolue soit en attaque soit en tant que milieu de terrain offensif et c'est un buteur redoutable : le seul digne de ce nom en Égypte. Or, il n'y a pas en Égypte

d'autre buteur ou d'autres attaquants méritant même la moyenne. Abu Zayd connaît certes de brefs passages à vide dans une rencontre, mais même au pire de sa forme, il joue mieux que les joueurs retenus par Al-Guhari.

- 20 Depuis deux ans, Tahir Abu Zayd est exclu de la sélection sous divers prétextes, tous plus fallacieux les uns que les autres. La vraie raison en est une vieille rancune d'Al-Guhari, outre une certaine jalousie et le souci de constituer une sélection dans laquelle les joueurs lui doivent tout. Les Pharaons pouvaient (à la rigueur) se passer des services d'Abu Zayd tant que 'Abd al-Rasul (milieu de terrain) était là avec ses accélérations et ses tirs en pleine course. Mais celui-ci a été accidenté quelques mois avant le début du Mondial. L'absence de l'enfant chéri du public d'« Al-Ahli » a, de l'avis des critiques unanimes, coûté cher à la sélection égyptienne. Abu Zayd est un spécialiste des coups francs et il a marqué plusieurs buts cruciaux de cette manière, notamment contre le Maroc en demi-finale de la coupe d'Afrique de 1986. Et l'Égypte n'a réussi aucun coup franc lors du Mondial...
- 21 Si nous nous sommes attardés sur cet exemple, c'est qu'il fournit un nouvel exemple d'une des graves maladies de l'administration et du système politique égyptiens : non l'existence naturelle d'intérêts personnels et privés prédominants (quel homme politique n'en a pas ?), non l'importance des querelles de personnes aggravée par le pouvoir exorbitant des supérieurs hiérarchiques, mais l'absence, dans la pratique, de toute formule permettant à l'intérêt public de coexister avec les intérêts privés et d'éviter l'universalisation d'intérêts qui ne sont pas universalisables, comme la non-universalisation d'intérêts qui le sont.
- 22 Je ne pense pas qu'il s'agisse seulement d'un simple problème d'absence de contrôle. Nous retrouvons, là encore, non seulement une socialisation défailante mais aussi un des pires aspects de la société fragmentaire : la relation à l'espace public y est perçue comme secondaire. Celui-ci n'a pas à intervenir dans les querelles internes des microcosmes, qui sont vécues avec beaucoup plus d'intensité que les questions d'intérêt national. La solution qui ferait comprendre aux membres de certains microcosmes qu'ils sont plus proches du centre que d'autres et que cette situation ne doit pas entraîner seulement des privilèges, cette solution n'a pas encore été trouvée.
- 23 Je voudrais pour terminer évoquer brièvement le dilemme de l'homme charismatique quand il veut « punir ». La frontière entre l'homme fort et le tyran est souvent délicate : s'il renonce à la punition, son assimilation à l'adulte fort et puissant est compromise ; s'il punit trop souvent, il devient un tyran. La solution idéale (pour l'homme charismatique) est en général des punitions sévères mais ne compromettant pas irrémédiablement l'avenir de la victime. Punition sévère mais doublée, chaque fois que c'est possible, de l'octroi d'une « nouvelle chance ». Nombreux sont les officiers libres qui, après un passage en prison, sont devenus rédacteurs en chef de journaux, diplomates de carrière, *apparatchiks* du système nassérien. L'un d'eux a même réintégré l'armée pour devenir, en fin de carrière, chef d'état-major des armées... Sur un registre « micro », l'humiliation publique est une correction plus efficace que le coup bas asséné quand l'adversaire a le dos tourné... L'homme charismatique trouvera l'occasion d'une bonne action ultérieure permettant à la victime d'oublier le pire... Mais une condition préalable est nécessaire : que la sanction, si elle ne sert pas l'intérêt public, ne le compromette pas... C'est là que l'erreur d'Al-Guhari est grave. Je n'ai pas voulu dire qu'un charisme ne survit pas à un tel faux pas. Mais il souffre et a besoin d'un nouvel effort.

- 24 Le sélectionneur national confiait : « J'ai rencontré tous les problèmes de la société égyptienne. »
- 25 Il n'a pas fait que les rencontrer : il les a aussi illustrés.

Extraits de presse

De carrosses en citrouilles

Al-Ahali, 4 juillet 1990, Galal Amin

- 26 C'était un beau rêve. Il n'a pas duré. Dès la victoire de l'Égypte sur l'Algérie et sa qualification pour la finale de la coupe du monde, les Égyptiens ont perdu la tête et commencé à délirer : l'Égypte, cette jeune fille pauvre, charmante certes mais mal fagotée, venait d'être invitée au palais... Elle rêvait de devenir princesse. Comment la convaincre que ni son niveau social ni ses performances antérieures ne lui permettaient de nourrir pareille ambition, que ses rivales étaient beaucoup plus belles, plus riches et surtout, qu'elles avaient derrière elles des années d'entraînement ? L'Égypte dissimula ses sentiments profonds, ses espoirs secrets. Elle « acceptait l'honneur qui lui était fait », déclara-t-elle avec un détachement feint que démentait le soin méticuleux apporté à ses préparatifs...
- 27 Transportée, elle se mit à s'entraîner sans relâche, à recevoir les équipes rivales pour essayer de les dépasser, tout en faisant constamment allusion à ses origines – 7000 ans de civilisation, c'est quelque chose... Elle veillait sur son équipe nationale comme on protège un nouveau-né du moindre courant d'air. Chaque membre n'était rien moins qu'un héros, il allait rendre à la nation son honneur perdu, il fallait le garder du mauvais œil...
- 28 C'est la première fois depuis 1919, date à laquelle Sa'ad Zaghlul a été choisi comme *Za'im*, que l'unanimité rassemble hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, nantis et miséreux, chrétiens et musulmans, religieux et laïcs... devenus tous supporters de l'équipe nationale. À Muhandissin, un de mes amis a vu une fille en jeans et un barbu en *galabeyya* gesticuler d'enthousiasme sur le toit de deux voitures contiguës. Était-ce la fin des extrémismes ? Notre femme de ménage a commenté les résultats du match avec ses voisines jusque vers trois heures du matin, tenant frigo ouvert toute la nuit pour que chacun puisse fêter abondamment la victoire. Le lendemain, elle a demandé à ma femme s'il était vrai que les joueurs allaient revenir avec des dollars plein les poches... [...]
- 29 **Quel est donc l'enjeu considérable, pour l'Égypte, de sa participation à la coupe du monde ? Et d'où provient l'explosion de joie qui a suivi la victoire ? Certains l'ont interprétée comme une nécessité vitale, compensation aux problèmes quotidiens. Qu'on se souvienne de la réaction des Égyptiens quand Mahfuz a obtenu le Nobel... D'autres considèrent que la population n'attend que l'occasion de manifester son sentiment patriotique. D'autres enfin voient dans l'intérêt porté au football un phénomène qui, loin d'être spécifique à l'Égypte, est international... Il n'est que de voir les réactions du public anglais en cas de défaite...**
- 30 **Toutes ces interprétations sont partiellement justes mais ne me convainquent pas pleinement Je ne crois pas, en particulier, que nous puissions établir un lien entre ce déchaînement de passions et les temps que nous sommes en train de vivre : les**

années 80 étaient-elles plus dures que les années 90 ? Quant aux années 70, elles l'étaient peut-être plus que les années 60, mais que dire de la défaite de 1967 ? Et que dire encore de l'enrichissement d'un certain nombre d'Égyptiens à la fin de la décennie 70, grâce à l'émigration ? Pourquoi l'Égyptien a-t-il manifesté plus d'enthousiasme que jamais, même à le supposer patriote ? Pourquoi une polarisation aussi excessive ? Certes, la classe politique égyptienne tend à négliger les citoyens et leurs problèmes depuis quelques temps, mais le foot suffit-il à combler le vide ?

- 31 Je proposerai une autre interprétation, qui ne contredit pas celles que je viens d'exposer mais les complète : les Égyptiens sont, aujourd'hui plus que jamais, avides de rattraper le monde « avancé », désireux d'y être reconnus. Depuis plus de vingt ans, nous nous sommes ouverts au monde extérieur et le mode de vie occidental est entré dans nos existences comme cela ne s'était jamais produit auparavant, cela sous l'influence du tourisme, des mouvements migratoires, de la télévision et grâce à la qualité des marchandises et des technologies importées. Ces dimensions économiques et technologiques ont augmenté l'attrait que pouvaient présenter les États-Unis et l'Europe aux yeux de nos citoyens, plus que n'avaient pu le faire, dans les années 60 et 70, les facteurs idéologiques. Il faut dire que le nombre d'Égyptiens ayant un contact direct avec l'Occident s'est considérablement accru au cours des deux dernières décades. Un des moyens les plus évidents de gagner la reconnaissance de cet Occident aurait été de remporter le match, ou tout au moins, de faire match nul.
- 32 Ainsi peuvent s'expliquer les larmes d'Ibrahim Hasan à l'issue de la rencontre Égypte-Angleterre. La défaite en elle-même était relative, les joueurs avaient été plutôt bons et bien d'autres pays « respectables » avaient été éliminés avant nous. Du reste, l'Angleterre n'était pas un adversaire facile. Pourquoi un tel désespoir ? C'est que l'Égypte avait rêvé d'« épouser le prince »... et n'a pas été choisie. Il nous a fallu regagner l'Afrique, ne pas oublier que nous venions de Chubra et de Bab al-Khalq, non de Picadilly ou de Hyde Park... La route était encore longue avant que nous ne devenions... les gendres de l'Occident
- 33 La véritable surprise – à part le match nul face à la Hollande – est la personnalité étrange de l'entraîneur Al-Guhari. Cet Égyptien n'attribue pas la victoire du premier match aux directives du président de la République ; non que celles-ci soient erronées, mais il est probable que les siennes se soient avérées plus pertinentes eu égard à sa connaissance du football. De plus, c'est au peuple égyptien qu'Al-Guhari a offert sa victoire, il est heureux du résultat du match mais le manifeste sans hystérie. Ce qui lui importe, c'est la beauté du jeu et l'attitude des joueurs, plus que le nombre de buts. Il n'a commis aucune erreur et on peut le considérer comme étant au nombre des meilleurs entraîneurs.
- 34 J'étaierai mon argumentation en rappelant ce que fut l'attitude de l'Égypte face à la coupe d'Afrique. Nous aurions presque renoncé à y participer de peur que cela nuise à notre équipe, qui devait jouer ensuite en Italie... Ressentons-nous le même enthousiasme quand nous battons une équipe africaine ou asiatique et quand il s'agit d'une équipe occidentale ? Avons-nous remarqué comment nous avons accueilli les déclarations insolentes de l'entraîneur irlandais, avec ses allusions racistes – même si elles n'étaient pas explicites – à notre couleur de peau et à l'emplacement de notre pays sur la planisphère ? Quant à l'entraîneur anglais, sous des dehors polis et une fausse modestie, il semblait nous tapoter l'épaule avec condescendance.

- 35 Nous essayons en permanence de rattraper l'Occident. Ce n'est pas là une chose entièrement négative... à condition que nous soyons conscients du « complexe d'infériorité » injustifié qui sous-tend cette attitude. Il a donc fallu que nous nous comportions à cette occasion comme nous nous comportons en permanence [...]. Il a fallu, par exemple, que 'Abd al-Ahad Gamal al-Din attribue la victoire au président de la République, comme il a fallu que tel ou tel autre déclare que notre équipe nationale offrait la victoire au chef de l'État... Car même en rêve, nous sommes incapables de nous débarrasser de telles inepties.
- 36 J'ai été frappé par la foi profonde d'Al-Guhari, il remercie Dieu et espère en lui. D'autres nous donnent au contraire l'impression, quand ils commencent à parler de Dieu, d'être des imposteurs. C'est d'une foi comme celle d'Al-Guhari dont nous avons besoin ; une foi qui encourage le progrès et la science. Car quand on interroge le « Captain » sur les raisons de notre défaite face à l'Angleterre, il répond que nous nous entraînions depuis quatre mois et les Anglais depuis quatre ans. Il sait qu'il y a quatre mois, notre jeu face à la Roumanie a été déplorable, ce qui n'a pas été le cas en Italie. Il sait ce qu'il faut faire et est déterminé à le faire. Un tel état d'esprit pourrait nous conduire vers des victoires futures. C'en est une condition nécessaire même si elle n'est pas suffisante.
- 37 Dans mes moments d'optimisme, je me dis qu'il existe en Égypte – même si peu de gens s'en doutent car ils sont rares – des indices prouvant que la sortie du tunnel est proche. L'apparition d'Al-Guhari en est un, comme nos performances en Italie.
- 38 Tout n'est pas uniformément noir ou blanc. Considérons notre situation économique. Elle est, certes, en très mauvais état. Mais observons la façon dont les Égyptiens mangent et se vêtent par rapport à ce qu'ils portaient et consommaient il y a cinquante ans, cela malgré le fait que la population ait triplé... Ce ne sont là ni des excuses ni des propos défensifs. Il s'agit de transmettre à la jeunesse des raisons d'espérer.
- 39 La structure sociale de l'Égypte a connu d'importants changements au cours des trente dernières années. Les nouvelles classes sociales, qui sont favorables au progrès, ont reçu une éducation scolaire et trouvé du travail. Certes, ces nouvelles classes n'ont sans doute pas les mêmes privilèges que ceux dont jouissait autrefois la classe moyenne. Mais elles sont dotées d'une persévérance, d'une confiance en soi et d'une ambition qui peuvent conduire l'Égypte au progrès. Ce sont ces qualités qui sont apparues dans le comportement de notre équipe nationale en Italie, ou chez d'autres équipes. Al-Guhari est le symbole d'une génération en laquelle je place tous mes espoirs.

Méditations d'un béotien

Al-Akhabâr, 27 juin 1990, Yahya al-Rakhawi

- 40 Je ne suis pas un expert en football. Je suis incapable de faire la différence entre un « out » et un coup franc. Mais ce qui s'est produit pour moi comme pour le reste du pays et pour le monde arabe pendant cette semaine de match nécessite quelques observations.
- 41 Je constate tout d'abord que pour préparer nos joueurs au Mondial, nous avons mis entre parenthèses toutes les autres compétitions – coupe d'Afrique, tournoi national et Dieu sait qui encore... Or nous n'avons pas de remplaçants à la hauteur, sauf quelques exceptions. C'est également le cas de certaines de nos politiques, qui reposent sur

quelques succès individuels dont nous nous contentons au lieu de généraliser la réussite par une planification efficace...

- 42 Nous nous sommes entraînés, avons fait des essais un peu partout. Quand nous avons perdu une partie en passant, ce fut un tel tollé qu'Al-Guhari a failli présenter sa démission. Quand nous avons remporté une maigre victoire, ce fut une telle débauche d'enthousiasme que j'ai pensé que la compétition était terminée avant même d'avoir commencé. Nous sommes incapables de remettre à plus tard. Nous n'acceptons pas la défaite et ne faisons pas nos comptes quand nous gagnons. Nous planifions à court terme, ne nous préoccupons que des résultats immédiats, n'évaluons pas l'effort à fournir et exagérons la valeur des résultats.
- 43 Nous nous sommes préparés, nous avons appris, nous avons progressé. Nous avons commencé à jouer contre la Hollande avec modestie. Nous avons fourni un grand effort, sommes parvenus à obtenir une certaine supériorité sur le terrain et à faire... match nul. Mais parce que nous n'y croyions pas, nous avons explosé. Rien ne pouvait nous arrêter. Aussi la population et les médias ont-elles psychologiquement et sentimentalement accordé à l'Égypte le titre de champion du monde... Titre qu'en fin de compte elle n'a pas obtenu.
- 44 Le besoin énorme d'éprouver de la joie – n'importe quelle joie – nous a empêchés de patienter, de persister. Ainsi s'est vérifié le verset :
- Il en est ainsi
Afin que vous ne soyez pas désespérés
En perdant ce qui vous échappe
Et que vous n'exultiez pas
De ce qui vous a été donné¹.
- 45 Après le premier match, nous avons été trop prudents. C'était comme si nous avions « volé » le premier résultat, comme si le premier match n'était pas encore terminé et que nous devons maintenir son score pendant 270 minutes... Le temps s'était arrêté.
- 46 Nous nous attachons à la même méthode parce qu'elle a réussi une fois. Sans tenir compte des changements de conditions, d'adversaire... Nous appliquons aux problèmes de l'enseignement les recettes qui ont marché dans le domaine du tourisme, et au chômage celles qui ont réussi dans la crise du papier journal.
- 47 Quand pourrions-nous avoir un demi-million de joueurs – dans tous les domaines ! – dont nous choisirions les 20, 100, 1 000, 10 000 meilleurs éléments ? Nous jouerions tous les matchs en tous moments et en tout lieu, sans temps morts [...]. Quand apprendrions-nous à louer l'effort et non le résultat, à mûrir toute décision, à attaquer sans différer ? [...]

Le ballon ou les canons ?

Rose al-Yûsuf, 18 juin 1990, Fathi Ghanim

- 48 Nous ne pouvons comparer les menaces de guerre que faisait planer sur nous l'État israélien en 1967 et celles qui nous guettent actuellement. Nous ne pouvons pourtant pas nier qu'Israël est gouverné aujourd'hui par un groupe d'aventuristes belliqueux, caractéristique qui leur assure une certaine popularité. La plupart des ministres ont eu maintes occasions, ces dernières années, de faire des déclarations offensives fracassantes.

- 49 Or que se passait-il en Égypte en 1967 ? Tandis qu'Israël menaçait la Syrie, notre préoccupation principale était de fêter la victoire que le club d'Isma'iliyya venait de remporter lors de la coupe d'Afrique. Le club al-Ahali, quant à lui, protestait avec vigueur contre l'accueil réservé à son équipe à Isma'iliyya et contestait le but marqué par Abu Gricha... Et tandis que les provocations d'Israël étaient manifestes et que l'État hébreu préparait son intervention, notre attention était mobilisée par l'annulation du match de Zamalek avec l'équipe arabe préparant la rencontre de Kampala le 4 juillet. La veille de l'attaque israélienne, la presse, par la voix de l'Union des clubs de football, parlait de la bataille historique du foot...
- 50 Certes, la situation d'aujourd'hui est différente. Notre équipe nationale a réussi à prouver qu'elle était capable de s'adapter aux méthodes d'entraînement modernes et d'affronter des équipes de niveau international. Et l'explosion de joie des foules égyptiennes et arabes à l'annonce de la victoire signifie qu'elles sont confiantes en nos forces militaires et leur prêtent la même ardeur combative. Or, si nous voulons la paix, nous tenons également à renforcer nos moyens de défense. Et si notre engouement pour le foot nous a fait oublier la sécurité nationale en 67, les défaites passées devraient nous servir de leçon pour établir une paix juste aujourd'hui.

Le sucre et l'argent du sucre

Al-Wafd, 28 juin 1990, Magdi Mahana

- 51 La défaite de l'équipe nationale a fait échec aux plans du gouvernement de 'Atif Sidqi, qui comptait profiter de la liesse populaire pour augmenter certains prix au cas où notre équipe l'emporterait sur l'Angleterre. Le soir du match nul contre l'Irlande, le kilo de sucre est passé de 70 à 160 piastres.... Il était également prévu que le litre d'essence augmenterait de 50 à 70 piastres dès l'annonce des résultats du match contre l'Angleterre. Mais les voies de Dieu sont impénétrables... Notre équipe nationale, pourtant désireuse d'alléger le fardeau du peuple, a été vaincue. Car c'est une véritable défaite que nous avons subie, et non une victoire comme certains ont tenté de le faire croire. Nul ne dira comment les 55 millions d'habitants que compte l'Égypte ont dormi cette nuit-là... Toujours est-il que le gouvernement n'a pas osé augmenter les prix : la goutte d'eau aurait fait déborder le vase.
- 52 Ce gouvernement, qui trompe la population et profite de la moindre occasion pour augmenter les prix sous prétexte que c'est la seule solution, ne mérite pas de garder le pouvoir, de conserver l'honneur de représenter ce peuple et de parler en son nom. Il ignore les conséquences de ses décisions et n'a pas retenu les leçons de l'Histoire. Il travaille contre l'intérêt du régime en place en incitant les gens à le haïr. Le véritable danger qui menace aussi bien la population que le régime est la politique du cabinet Sidqi, et non le prétendu terrorisme, les groupes extrémistes et la sédition confessionnelle en Haute-Égypte. C'est cette politique qui peut pousser le peuple au désespoir et à la violence, et qui fait obstacle à l'augmentation de la production... Il est incompréhensible que le président ait maintenu au pouvoir jusqu'à maintenant le cabinet Sidqi... Le peuple ne veut pas de gouvernements comme ceux de Sidqi, de Lutfi ou de Kamal Hasan 'Ali. Le peuple veut un gouvernement qui le représente véritablement. C'est dans l'intérêt du chef de l'État avant d'être dans celui du peuple.

Échec et match

Al-Ahrâm, 16 juin 1990, 'Abd al-Mun'im Saïd

- 53 J'ignore d'où ont surgi tous ces drapeaux égyptiens, d'où vient la joie explosive qui a envahi les rues après le match nul qui a opposé l'Égypte et la Hollande. Ce que je sais en revanche, c'est que s'exprimaient là des rêves étouffés. Cela peut sembler exagéré à beaucoup. En fin de compte, ce n'est qu'un match, et la nation – comme d'habitude – emboîte le pas aux médias, oubliant ses crises, ses problèmes chroniques, les dangers qui la guettent à l'intérieur comme à l'extérieur.
- 54 La réalité est plus complexe, et peut-être parle-t-elle d'elle-même si nous jetons un œil sur la presse parue le matin du match. Une caricature montre un Égyptien agenouillé qui demande à Dieu « de lui épargner le couperet du destin »... Les divers articles sont des variations de ce thème. Le doyen des critiques sportifs a lancé un appel aux parents pour qu'ils « fassent des vœux » et a demandé à l'entraîneur de mettre son équipe en rang devant le but « pour empêcher » – peut-être – « l'arrivée de l'envahisseur » [...]. Un écrivain connu voit dans les noms égyptiens de nos joueurs un élément qui les amoindrit par rapport aux étoiles sportives d'Europe, déclare que notre équipe nationale est tantôt au septième ciel et tantôt plus bas que terre, que le problème repose sur la chance et que le tempérament égyptien est lunatique. Un autre écrivain non moins connu, après avoir déclaré que l'Égypte n'était pas africaine quoique située en Afrique ni arabe quoi qu'arabophone, mais qu'elle était un mélange composite de Turcs, Européens et autres, a affirmé que le « destin » nous serait favorable si la « chance » du Cameroun était contagieuse. Bien entendu, plus d'un article incluait dans son titre une invocation à Dieu...
- 55 Autrement dit [...], la logique est la défaite. La victoire ? Un don du ciel. Question de chance ou de tempérament. C'est la conclusion à laquelle aboutissent écrivains et commentateurs : arriver à Rome était le maximum de ce qu'on pouvait demander à Dieu, et une fois là-bas, notre objectif était de nous en tirer honorablement. Beaucoup ont estimé que l'entraîneur était bien exigeant de demander aux joueurs « davantage » : il devait leur dire que ce qu'il attendait d'eux était un « échec viril »... Ce qui ne viendrait à l'idée d'aucun entraîneur au monde. Comme si l'échec était écrit sur nos fronts tel une fatalité. Personne ne nous a dit qu'il était possible de gagner avec une préparation adéquate, un entraînement sérieux, de la sueur, des larmes et une foi authentique en un Dieu qui ne laisse pas échouer celui qui a mérité sa victoire. Ne sommes nous pas comme les autres nations ? Avons-nous à déplorer un manque intrinsèque qui ne nous laisserait que la voie du sous-développement et de l'échec ? C'est là l'essentiel, non seulement en matière de football mais dans tous les domaines de notre vie. Un sentiment énorme d'infériorité peut nous submerger à un point qui nous fait perdre foi en nos possibilités. Puisque nous ne sommes ni arabes, ni africains et peut-être pas même égyptiens, nous voilà sans identité ni dignité. La solution individuelle consiste à obtenir un contrat dans un pays pétrolier, la solution collective à attendre des dons, des aides et la satisfaction du FMI.
- 56 Cette logique d'échec a contaminé les critiques du feuilleton « Layali Hilmiyya » : ils ont cru y voir une œuvre sans objectivité où l'on met en relief la défaite de juin tandis que la victoire d'octobre est sous-estimée. Or ce qui a enthousiasmé les spectateurs, c'est d'avoir retrouvé l'époque de la « virilité » et de la foi. Nous avons reçu un coup et avons résisté, nous nous sommes entraînés, redressés et n'avons pas considéré la défaite

comme une fatalité. La population a soutenu Al-Guhari et son équipe parce qu'elle en a saisi les efforts, l'expérience, la discipline ; il est rare que des Égyptiens consacrent deux ans de leur vie à l'entraînement, se privant de bonne chère et de vie familiale pour que l'Égypte soit la première dans leur domaine ; l'un des joueurs a même renoncé à un contrat dans le Golfe... La population n'a pas seulement montré son admiration, elle s'est débarrassée de la peur de l'échec. [...]

Opium

Al-Wafd, 21 juin 1990, Muhammad 'Asfur

- 57 En qualifiant la religion d'« opium des peuples », Marx a malmené quelque peu la vérité. À y regarder de plus près, on constate en effet que totalitarisme et pouvoir absolu sont des drogues autrement plus efficaces que les religions, autrement plus enivrantes en tout cas pour la conscience de l'homme. Si quelque tyran s'est parfois servi de la religion pour couvrir ses crimes, les idéologies modernes qui font fi de la religion ou la combattent jouent de plus en plus souvent le rôle de religions temporelles. Objets d'idolâtrie, elles fonctionnent elles aussi comme opium des peuples. Y a-t-il plus grand crime que ces idéologies envers les peuples qui, de gré ou de force, les érigent en dogme ? Avant de donner quelques exemples, rappelons que [...] des régimes de tendances idéologiques opposées ont [...] des méthodes tout à fait identiques pour endormir leurs gouvernés. La plus dangereuse est sans doute la personnification du pouvoir et l'abêtissement des gouvernés qui s'en suit...
- 58 Le socio-politologue français G. Schwatzenberg a publié un ouvrage remarquable sur la « vedettisation » des gouvernants, les impostures mises en oeuvre pour y parvenir et les opérations publicitaires soigneusement pensées qui parviennent à conférer aux gouvernants des traits de caractère exceptionnels. Si l'industrie cinématographique a favorisé l'apparition d'acteurs « vedettes », elle a également été le point de départ de la « vedettisation » des hommes politiques. Le phénomène a encore progressé avec la création de la télévision [...]. Il est devenu plus facile que jamais d'aliéner les vaincus, de les anesthésier en leur offrant une image falsifiée de leurs gouvernants. [...]
- 59 Il existe une autre industrie encore, tout aussi dangereuse, pour tromper les peuples : c'est l'industrie du rêve. Ce qui se passe en ce moment en Italie avec la coupe du monde témoigne de la folie qui gagne les peuples et constitue, surtout dans le tiers-monde et spécialement en Égypte, une pathologie, une tragédie qu'exploitent les gouvernements totalitaires pour anesthésier les peuples, les détourner de leurs souffrances, leur ôter la volonté de se prendre en charge.
- 60 C'est ce qu'exprime Mustafa Amin lorsqu'il écrit, dans *Al-Akhbâr* du 17 juin :
- « Le Mondial n'est pas tout. Un match nul avec la Hollande devient plus important que la construction des pyramides... L'histoire d'un peuple se mesurerait-elle au nombre de matchs gagnés ? Elle se mesure plutôt à ses efforts, à son opiniâtreté. La coupe du monde n'épongera pas nos dettes ni ne résoudra nos crises... L'on se sert des victoires de Rome pour relever le moral de peuples que l'on pille depuis des lustres. [...] Que le tiers-monde se regarde en face, qu'il ne se laisse pas duper par de faux empires, des alliances imaginaires, des victoires illusoires. » [...]
- 61 Il faut noter que l'auteur des lignes qui précèdent est lui-même passionné de football. Mais chez lui, la passion n'a pas atteint le stade pathologique qui afflige certains dirigeants du tiers-monde participant officiellement à ces séances de transes

collectives. Sous le titre « La folie de la coupe du monde », *Al-Ahrâm* du 18 juin (Sami Kabacha) a rapporté que des chefs d'État de certains pays d'Amérique centrale – Costa Rica, Honduras, Salvador, Guatemala – ont, pour cause de « mondialomania », retardé de deux heures l'ouverture d'un sommet consacré au redressement économique. Il s'agissait de permettre à chacun d'assister au match Brésil-Costa Rica. Si Sami Khachaba a entrepris le traitement prescrit par les psychologues pour traiter cette folie, je lui conseille de se reporter à un petit livre intitulé « La foot-ball mania ». Il y trouverait davantage que la simple satisfaction du besoin des peuples à remporter des victoires, fussent-elles imaginaires, dans ce domaine para-militaire qu'est le football...

Qui jugera Al-Guhari ?

Al-Wafd, 28 juin 1990, Sa'ïd 'Abd al-Khaliq

- 62 La fête d'Al-Guhari est terminée. Nous avons connu de bons moments mais aussi des passes difficiles, comme si nos gouvernants ne nous donnaient pas assez de fil à retordre...
- 63 Nous avons entendu dire qu'un citoyen, désespéré par l'élimination de l'équipe nationale, s'était suicidé [...]. Nous nous attendions à des explications d'Al-Guhari lors de la conférence de presse de lundi dernier : pourquoi a-t-il tenu à donner une leçon à la star du football égyptien, Tahir Abu Zayd, en l'excluant de la coupe du monde ? Car Al-Guhari ne comptait certainement pas lui donner sa chance quand il l'a fait jouer quelques minutes face à l'Irlande. [...]
- 64 Al-Guhari a passé sous silence le différend qui l'oppose à Tahir depuis deux ans – c'est-à-dire depuis qu'il est chargé de l'entraînement de l'équipe nationale. [...] Dès son entrée en fonction, il a refusé de prendre Tahir dans son équipe malgré les performances de ce dernier. Abd al-Ahad Gamal al-Din, craignant les réactions des supporters du club Ahli, a fait pression sur l'entraîneur pour qu'il inscrive Tahir.
- 65 Beaucoup ignorent certains aspects de la personnalité de Tahir : c'est quelqu'un qui ne cache pas sa façon de penser. Or, Al-Guhari voulait former une école où il serait directeur, professeur, inspecteur et ministre de l'Éducation... Al-Guhari est comme Al-Mahgub : il n'admet ni critiques ni divergences. Beaucoup ignorent également qu'Al-Guhari avait exclu Tahir du Mondial. Jetant un œil sur la liste des joueurs sélectionnés, Abd al-Ahad a eu la surprise de ne pas y trouver Tahir et a interrogé Al-Guhari... Il s'agissait, c'était clair, d'une sanction.
- 66 Une fois de plus, Abd al-Ahad Gamal al-Din a réussi à convaincre Mahmud al-Guhari. Le public ne lui aurait jamais pardonné. De plus, l'État avait versé une somme fabuleuse pour soigner Tahir en Allemagne et la liste d'Al-Guhari mentionnait le nom d'Achraf Kasim qui, blessé, n'a pas joué. Pourquoi Achraf Kasim ? Seul Al-Guhari le sait. Tahir Abu Zayd est donc parti en Italie en tant qu'invité d'honneur, tout comme 'Ala Mayhub, pourtant excellent joueur. Ils sont restés sur les travées. Tahir ne figurait même pas parmi les remplaçants lors des matchs contre la Hollande et contre l'Angleterre.
- 67 Nous attendions des éclaircissements d'Al-Guhari à ce sujet. Nous voulions également savoir pourquoi il n'avait pas fait sortir du stade Hani Ramzi, blessé lors du match contre l'Angleterre. Nous avons en revanche été surpris d'entendre Al-Guhari évoquer, tels les « Doktors » qui nous gouvernent, un « plan quadriennal » pour la préparation à

la coupe du monde de 1994 aux États-Unis. J'ignore si Al-Guhari a reçu l'accord du Fonds Monétaire International pour son plan d'entraînement. [...]

- 68 Abd al-Ahad n'a pas non plus donné d'éclaircissements. Il aurait même demandé aux journalistes de ne pas évoquer ces problèmes. Il n'a pas jugé utile de mentionner les noms de ceux qui avaient financé la préparation de l'équipe et auraient mérité, à ce titre, nos remerciements. Il s'est contenté de dédier le résultat du match contre la Hollande au président de la République, celui du match contre l'Irlande au premier ministre et celui du match contre l'Angleterre au peuple égyptien !
- 69 Nous aurions enfin aimé connaître l'opinion de « papa » Muhammad Ahmad, président de la Fédération. Quel rôle a joué celle-ci, supposée être responsable de l'équipe nationale ?
- 70 Il ne faut pas que la joie nous fasse oublier la nécessité de dresser un bilan pour bien nous préparer à la prochaine coupe du monde. Un bilan sans complaisance. Personne ne doit voir en l'équipe nationale un « camp de rééducation » ou un lieu privilégié pour les règlements de comptes. Nous ne sommes pas hostiles à Al-Guhari et ne mettons pas en doute sa valeur en tant qu'entraîneur. Nous refusons cependant de le voir régler ses comptes au prix de la réputation de l'Égypte. Le Cameroun, qui est arrivé en quart de finale, n'a sur nous aucune supériorité technique ni physique. Son entraîneur n'est pas Superman et n'est pas meilleur qu'Al-Guhari. Nous demandons une trêve pour le bien de l'Égypte.
- 71 À cause de certaines pressions, Tahir Abu Zayd ne parlera pas. Il attendra que les journalistes s'emparent de l'affaire. Il risque peut-être, pour des raisons que 'Abd al-Ahad Gamal al-Din connaît, d'attendre longtemps...

NOTES

1. Coran, sourate 57 (« Le Fer »), v. 23, trad. D. Masson.
-

INDEX

Mots-clés : football, sport

AUTEURS

TEWFIK ACLIMANDOS

Cedej